



En 2017, les arbres de la plaine de Plainpalais, à Genève, ont été arrachés pour être replantés dans la commune voisine de Vessy. D'autres transplantations ont eu lieu récemment, notamment à Lausanne. Maurane Di Matteo.

# Faut-il transplanter les grands arbres?

**NATURE** Certains grands sujets gênent des projets de construction. La solution est-elle de les déplacer plutôt que de les abattre? Le coût et les risques restent très élevés.

VALÉRIE HOFFMEYER

Déplacer un grand arbre qui «gêne» un projet de construction? C'est faisable, jusqu'à un certain point: impossible pour un cèdre ou un tilleul centenaires. Mais pour un pin ou un marronnier de 40 ou 50 ans, c'est envisageable. Véritable défi technique, ce genre d'opération spectaculaire exige au moins deux à trois années de préparation de l'arbre, surtout en sous-sol: on lui taille les racines jusqu'à ce que leur emprise soit bien inférieure à celle de la couronne. Puis en hiver, lorsque l'arbre est au repos et que la sève est basse, il est extrait du sol, avec une arracheuse qui enserme la motte racinaire comme une pince, ou avec des systèmes de levage insérés sous la motte. Il est ensuite transporté vers son site d'accueil, replanté, nourri et tuteuré comme un jeune sujet, le temps que ses racines aient retrouvé leurs capacités nourricières et d'ancrage.

Coût de l'opération: il dépend de l'espèce, de la taille du végétal et de la distance à parcourir, mais on parle tout de même, en Suisse, de plusieurs centaines de milliers de francs pour un arbre vieux d'un demi-siècle. Sans garantie de réussite. Est-ce bien raisonnable?

## Une question devenue sensible

«C'est très cher et il faudrait comparer les coûts avec un arbre de pépinière, déplacé tous les quatre ans et donc préparé au choc de la transplantation, commente Bert Renap, responsable des ventes à la pépinière allemande Lorenz von Ehren, qui alimente aussi le marché suisse. La reprise est garantie pendant deux ans. Un pin qui a un tronc de 120 cm de circonférence avec une couronne de 8 m de large coûte 10'600 francs environ. Transplanté dans un périmètre proche, il faut compter quelque 5300 francs pour le transport et encore la même somme pour la remise en terre.»



Petit Plus Planète

**Récupérer des plantes destinées à être jetées, accueillir des végétaux abandonnés, invendus ou délaissés, bref, une sorte de SPA spécifique pourrait-elle voir le jour? Il semble que oui, grâce au cœur d'un jeune architecte paysagiste. Désemparé devant le gaspillage de plantes, celui-ci, installé sur 300 m<sup>2</sup> au centre-ville de Lyon, a baptisé son refuge SPV, pour Société protectrice des végétaux. Il récupère, soigne et remet dans un circuit parallèle d'heureux adoptés. G. V.**

[www.societeprotectricesdesvegetaux.com](http://www.societeprotectricesdesvegetaux.com)

Pourquoi dès lors envisager ces transferts sur des arbres qui ont poussé dans des jardins ou dans les rues? «Les raisons sont souvent d'ordre sentimental chez les privés, et politiques dans le domaine public. Arracher un arbre est une décision de plus en plus difficile à prendre, et à raison! On sait leur importance du point de vue du paysage, de la biodiversité et du climat, ajoute le spécialiste. Mais à taille comparable, on doit se poser la question des ressources à mettre en œuvre pour une telle opération.»

## Le juste prix d'un arbre

«C'est cher, en effet, reconnaît aussi Simon Bailly, architecte paysagiste chez Paysage, à Lausanne, qui a suivi le transfert de plusieurs arbres dans le futur parc des Plaines-du-Loup. Mais c'est proportionnel à la valeur d'un arbre adulte qui est enfin considérée à son juste prix. Et ce prix, s'il est mis en relation avec les montants des projets immobiliers qui condamnent ces arbres, n'est pas si élevé: n'oublions pas qu'on parle plutôt de dizaines de millions dans le monde du bâtiment. Celui-ci ne peut-il pas s'adapter à la présence des arbres? Si ce n'est pas le cas, et si la distance à parcourir est longue, qu'il faut déployer des soins pendant des années pour assurer la reprise, qu'on sait d'avance qu'il y aura des pertes, alors on doit avoir le courage de faire une nouvelle plantation.» Quitte à affronter la vindicte populaire? Elle semble avoir parfois la mémoire courte, si l'on en croit Bert Renap. «Dans la ville d'Anvers, en Belgique, le projet d'abattre et de remplacer de grands platanes avait levé une tempête d'oppositions. Ils ont donc été déplacés sur un terrain en périphérie. Quelques années plus tard, ils ont été abattus sur leur nouveau site et remplacés par d'autres, dans une totale indifférence. Tout le monde avait oublié qu'ils avaient été transplantés à grands frais!»

## Sagesse

Par Rosette Poletti

«La Toussaint m'est toujours difficile. J'ai eu des deuils importants dont je me suis remise. Mais il me reste des regrets d'avoir manqué des occasions, de n'avoir pas su lâcher prise, d'avoir coupé des relations. Je voudrais tant faire quelque chose avec tout ça, mais je refuse de «raconter ma vie» à un psychothérapeute.»

Merci à notre correspondante d'être aussi claire dans ce qu'elle désire et de partager «un peu» de ses regrets. Lorsqu'on ne peut pas ou ne désire pas «raconter son histoire» à quelqu'un d'autre, il existe une autre solution qui a fait l'objet de nombreuses recherches par James W. Pennebaker et son équipe à l'Université du Texas: écrire son histoire. Il y a de nombreux bénéfices à «poser sur papier» son histoire, toute son histoire, les difficultés rencontrées et les émotions ressenties lors des événements. Non seulement cela renforce le système immunitaire et diminue le recours au système de santé jusqu'à 50%, mais cela permet de clarifier beaucoup d'éléments sur le plan psychologique. Pour que cette pratique soit vraiment utile, il est nécessaire de procéder selon les huit étapes suivantes.

**1. Choisir la manière dont on va écrire.** Un ordinateur ou un cahier, à quel moment de la journée, à quelle fréquence? Une certaine régularité est essentielle, ainsi que la persévérance, qualité dont notre correspondante se dit pourvue.

**2. Créer de la sécurité pour écrire.** Il est nécessaire que vous puissiez garder vos écrits confidentiels si vous le souhaitez et aussi longtemps que vous le voulez; ainsi vous pouvez explorer votre vérité dans la plus grande liberté.

**3. Ne pas contrôler ce que vous écrivez.** Le romancier E. M. Forster disait: «Comment saurais-je ce que je pense avant de l'avoir vu écrit!» L'idée est d'écouter ce qui se présente et de l'écrire, plutôt que de décider ce qu'on va écrire. On est parfois très surpris de ce qui nous vient.

**4. Mettre tout jugement de côté.** Alors là, il faut de la pratique. Quand la petite voix critique à l'intérieur de nous se fait entendre, il est nécessaire de la faire taire. Rien de ce qu'on écrit n'est inutile, et tout ce qu'on a fait, on l'a fait en pensant que c'était la meilleure chose à faire (ou qu'on avait la capacité de faire!) au moment où on l'a fait.

**5. Garder toutes les pièces du puzzle.** Oh, bien sûr, en écrivant certains événements de notre vie, on souhaiterait avoir pris d'autres décisions, manifesté plus de bienveillance! Il n'y a rien à cacher, rien à modifier, ce sont toutes ces expériences vécues qui nous ont façonnés.

**6. Prendre conscience de ses émotions.** Coucher par écrit certaines pages de sa vie peut avoir des répercussions sur le corps et les émotions, c'est tout à fait normal. Il est important de s'arrêter quelques instants, de considérer ses émotions, ses tensions au niveau du corps. S'accorder un moment de relaxation/méditation peut y aider. L'application sur smartphone «Petit Bambou» offre de

nombreux exercices. On peut reprendre ensuite ou attendre le lendemain.

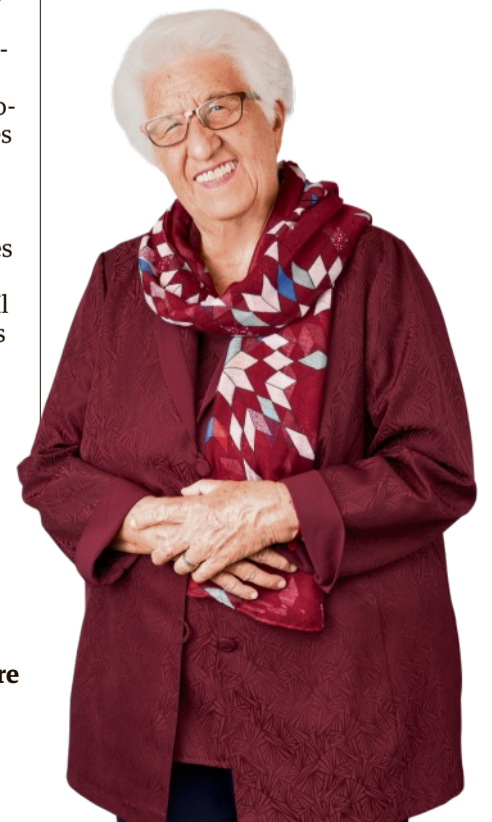
**7. Prendre le temps d'écrire.** Certains disent: «Moi, je n'ai pas le temps de faire cela.» Il n'y a aucune urgence! Une heure par semaine consacrée à cette écriture avec régularité suffit à modifier la façon dont on se perçoit. Se consacrer du temps pour épanouir sa vie est essentiel, non seulement pour soi mais aussi pour son environnement.

**8. Écrire pour se lier aux autres.** Se pencher sur son histoire n'est pas un travail qui isole des autres. Au contraire! Lire le récit de sa propre vie, c'est souvent ressentir de la compassion pour soi-même, pour ce que l'on a enduré, souffert, pour le manque de soutien et l'incompréhension des proches parfois! On sait maintenant que celui ou celle qui n'a pas de compassion pour lui-même a beaucoup de difficultés à en avoir pour les autres.

Alors, un jour peut-être, après avoir écrit son histoire et développé de la compassion pour soi-même, il devient alors possible de partager avec des amis bien choisis, ou éventuellement des professionnels, si l'on en a envie.

Chaque histoire humaine est passionnante et chaque être humain a une histoire. Lorsque quelqu'un me dit: «Je n'ai rien à raconter, j'ai eu une petite vie toute simple», je sais malgré tout que cette vie recèle sans aucun doute de grandes richesses; c'est surtout la perception que la personne a sur sa vie qui lui fait dire ça et non la réalité. Chaque vie est tellement passionnante qu'il existe des formations de recueilleurs de récits de vie (à l'Université de Fribourg) et une association de recueilleuses et recueilleurs de vie!

À vous, chère correspondante, je souhaite que vous puissiez «faire quelque chose» de tout ce que vous avez vécu, voir apparaître les ombres mais aussi les lumières et qu'un jour, peut-être, vous trouviez la joie qu'il peut y avoir à être écouté, à partager. À chacun de vous amis lecteurs, je souhaite une très belle semaine.



## À LIRE

«Les victorieuses», Lætitia Colombani (Le Livre de Poche). «Sourde, muette, aveugle - Histoire de ma vie», Helen Keller (Petite Bibliothèque Payot). «Écrivez votre histoire», Nambinina Rafarapano (Independently published).